

CARNET MONDAIN.

Bals à l'Opéra et à l'Athensium.

1902-1903.

- Galatians, 6 février. High Priests of Mithras, 9 février. Elfes d'Obéron, 12 février. Comus, 16 février. Chevaliers de Momo, 19 février. Equipe de Protée, 23 février. Equipe Mystique de Comus, 24 février. Rex, 24 février.

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 20 janvier. Indications pour la Louisiane: Temps beau et plus froid mercredi; temps couvert jeudi; vents frais de nord-ouest.

M. ROOSEVELT.

La politique de M. Roosevelt commence à porter les fruits aux quels s'attendaient les gens sages et les hommes publics de quelque valeur.

Au point de vue des principes il y a chez lui tant d'indécisions, tant d'hésitations et de rennes, tant de palinodies inattendues que son maintien au pouvoir devient un véritable embarras pour les chefs de parti qui ont la prétention de diriger effectivement les affaires de l'Etat.

Plusieurs chefs jouissant d'une immense influence sont allés le voir et ont essayé de lui faire entendre raison.

Sur la scène politique, on fait plus rapidement fortune en s'effaçant qu'en faisant montre de sa personne. Le fait peut tourner à la gloire de l'homme qu'il y a chez M. Roosevelt, mais il ne sert guère les intérêts et l'avenir du politicien.

Collaborations royales. — Au "numéro du Jour de l'an" de la "Revue idéaliste" ont collaboré des poètes notoires, des prosateurs de talent et deux reines.

S. M. la reine Elisabeth de Roumanie signe Carmen Sylva cette pensée sur la bienfaisance: La bienfaisance est comme la source vive, qui jaillit de profondeurs inconnues et qui se répand en croissant et en s'élargissant comme un grand fleuve.

S. M. la reine Marie Amélie de Portugal donne un joli dessin. C'est la copie, très habile et délicate, d'une pièce de l'armure que François Ier portait à la bataille de Pavie; ce gorgerin fut ciselé par Benvenuto Cellini.

En pareille occurrence, on conçoit les anxieuses des meneurs du parti républicain et le désir qu'ils doivent éprouver de le mettre à la raison et au besoin de le renverser.

A certains points de vue il vaut mieux pour eux avoir affaire à un Président franchement démocrate dont ils connaissent les vues hostiles et qu'ils peuvent attaquer de front, qu'à un républicain qui les met sans cesse dans l'embarras, dont les vues contraires trop souvent les laissent et peut à chaque moment jeter la division dans le parti. Ce qu'ils veulent, c'est un chef souple sachant

phère empuantie et où régnait une odeur âcre de tabac et d'alcool s'élevait à sa vue. Quelques petites tables de bois blanc... des bancs... un comptoir chargé de livres et de bougies, et aux murs blanchis à la chaux, deux chromos appendus garnissaient cette salle.

—Pardou, monsieur, je croyais trouver ici quelque'un. —Qui vous y a donné rendez-vous? —Où. —Vous pouvez me faire connaître son nom? Le patron de ceans était rempli de méfiance.

—Armand répondit: —Ce me serait, je crois, assez difficile. Je ne me souviens pas de son exact de cet homme. —Mais... il a un sobriquet. —Et ce sobriquet? —Le Marin.

—Tournai... Tournai dit le Marin. N'est-ce pas? Eh bien, en ce cas, je crois que vous le verrez arriver avant peu, car il m'a prévenu tantôt de votre arrivée.

—Il ajouta: —Vous pouvez entrer dans le cabinet et l'attendre là. Je vous le répète: il me tardera certainement pas.

—Bien. —Tournai traversa la salle, pénétra dans le cabinet du fond qu'éclairait une vieille lampe à pétrole.

Une banquette recouverte de velours crasseux faisait le tour de la pièce et deux petites tables semblables à celles de la grande salle étaient à la disposition des clients qui, pour une raison ou pour une autre, recherchaient la solitude.

Armand s'assit, vaguement inquiet. —Donnez-moi ce que vous voudrez... prononça-t-il. Le patron de la Grosses Tête s'éclaircit... mais il reparaisait dans quelques instants, apportant dans deux verres d'une propreté délicate les consommations demandées.

Et dès qu'il eut posé sur la table les verres et la carafe: —Maintenant, dit Tournai, laissez-nous tranquilles... à cause de nos petites affaires... n'est-ce pas, l'ancien gabier? —L'autre est un gros rire. —Ayez pas peur... la clef est en dedans de la porte. Donnez un tour; personne n'entrera. Vous serez chez vous.

Le cabaretier sortit. Précisément des clients pénétraient à ce moment dans la boutique. Mais ceux-là n'avaient sans doute rien de particulier à se dire, car ils se placèrent à l'entrée de l'estaminet, autour d'une table et demandèrent un jeu de cartes.

Cependant Tournai s'était installé sur une chaise en face d'Armand. Et, après qu'il eut versé de l'eau goutte à goutte dans le liquide glauque dont son verre était à moitié rempli: —Eh bien, monsieur, dit-il, si vous voulez vous expliquer à présent, je vous écoute.

—Vous êtes toujours disposé à gagner les cinq louis que je vous ai promis? —C'est à dire que j'y suis ab-

LE CHATEAU D'IF

—ET LES— PETITES ILES.

On sait que le gouvernement français avait décidé de vendre le château d'If, qui dressé son donjon sinistre sur des rochers abrupts, à trois kilomètres en mer, devant le port de Marseille.

Vendre le château d'If! Et pourquoi? Serait-ce pour combler le déficit du budget? demande le "Gaulois". Mais la moitié des châteaux de France n'y suffirait pas ajoute-t-il.

Quoi qu'il en soit, le célèbre et vieux donjon allait être vendu quand la ville de Marseille a demandé de surcroît la vente. Elle avait eu vent—était-ce le mirage—des projets secrets d'un entrepreneur de jeux qui voulait y établir un tapis vert à l'abri de la police et à portée des voyageurs qui viennent du Levant ou d'Extrême Orient, les poches bien garnies.

Que de tempêtes on eût accompalées autour de ce rocher! Le château d'If a quelques souvenirs. Bâti par François Ier, il a servi longtemps de prison d'Etat, et c'est là que Mirabeau fut enfermé à la demande de son père.

Mais plus célèbre encore est le château d'If par le séjour qu'y fit pendant quatorze années, un prisonnier imaginaire, Edmond Dantès, le comte de Monte-Cristo d'Alexandre Dumas. On connaît l'histoire de Marseille qui, pour jouer une farce à ses concitoyens, s'en allait par la ville racontant qu'un banc de sardines était venu boucher l'entrée du port. On courait pour voir le phénomène, et il finit par y aller aussi, en se disant: "Si pourtant c'était vrai!" Il y a, ou du moins il y a eu quelque chose de semblable au château d'If: c'était un gardien marseillais qui avait imaginé de mentir le cachot de Monte-Cristo, et de vendre des plumes en arêtes de poisson que le prisonnier fabriquait dans sa prison. Il racontait tout cela de si bonne foi, qu'il réussissait à vendre ces reliques, et il avait fini peut-être par y croire.

Mais ce qui est plus curieux, c'est comment Alexandre Dumas eut l'idée du roman de Monte-Cristo.

Il avait visité le château d'If on ne sait à quelle époque. Il le revit à son retour d'Algérie où il accompagna en Espagne l'ayant envoyé à bord du "Veloce".

Mais bien avant cela, lisant un jour des mémoires de police, il s'intéressa à l'histoire d'un pauvre diable qui ayant trouvé un diamant, un diamant de dix à quinze mille francs, bâtit toute une fortune sur cette petite pierre de taillé.

Aussitôt l'idée d'un roman bâti sur la découverte d'un trésor germa dans l'imagination d'Alexandre Dumas, mais il avait tant à écrire, qu'il remit à plus tard ce projet.

A quelques temps de là, il voyageait en Italie. Il est allé, à Florence, de rendre visite au roi Jérôme, l'ancien roi de Westphalie, qui lui fit très bon accueil et lui demanda d'emmener avec lui son fils Jérôme Napoléon, qui fut plus tard le prince Napoléon.

Ce sera, lui dit-il, une bonne fortune pour mon fils que de visiter l'Italie avec vous.

Alexandre Dumas voulait plus spécialement visiter les îles de la Méditerranée.

—Ce n'est que mieux, reprit le roi Jérôme; vous irez sans doute à l'île d'Elbe? —C'est par là que nous commencerons.

L'exercice à l'île d'Elbe fut des plus intéressants. Les voyageurs et recherchaient tous les souvenirs de l'Empereur et le prince Napoléon s'est toujours souvenu de ce voyage. Mais pour visiter les îles voisines, il fallut louer un bateau quelconque, une tartane, qui conduisit les excursionnistes à l'île de Monte-Oristo et faillit faire naufrage en route.

L'île était encore plus sauvage qu'aujourd'hui. Il n'y avait guère qu'un ancien couvent et de rares maisons de pêcheurs, une seule distraction, la chasse aux oiseaux sauvages. Après quelques coups de fusil, Alexandre Dumas se prit de passion pour cette île et il en visita les moindres recoins.

De retour à Paris, en 1840, il reprit son idée d'un roman d'aventures basé sur la découverte d'un trésor. Mais où placer le trésor? L'île de Monte-Cristo lui apparut comme l'endroit rêvé, et c'est là que son héros, Edmond Dantès, va découvrir les monceaux d'or dont l'abbé Faria, enfermé avec lui au château d'If, lui a révélé l'existence avant de mourir. Et voilà le lien romanesque entre les deux îles: le château d'If et Monte-Cristo.

Aujourd'hui l'île de Monte-Cristo est la propriété personnelle du roi d'Italie qui, étant prince de Naples, aimait à y chasser. C'est là qu'il était avec sa jeune femme, quand le séisme sur lui apprit le fatale nouvelle de l'assassinat de son père à Mezz. Il partit aussitôt, mais la mer était mauvaise, et l'on dit que le bateau ne pouvant atterrir, il se jeta à la nage pour rejoindre les voitures qui l'attendaient sur la route.

Toutes les petites îles des côtes de France, d'Italie et d'Espagne ont une histoire intéressante. Voici les trois îles d'Hyères, dont l'une montre encore, du côté de la terre ferme, la petite citadelle où fut enfermé, pendant un temps, le Masque de fer, frère jumeau de Louis XIV, suivait les uns, simple aventurier, selon les autres. Le comte de Chambord, quelques années avant sa mort, alors qu'en parlait de nouveau de ce mystère, à propos d'un livre qui venait de paraître, répondit à quelqu'un qui l'interrogeait à ce sujet, qu'en effet, il savait la vérité sur le Masque de fer, mais qu'il était tenu au secret.

Une des îles d'Hyères, Porcos, a été achetée, on le sait, par notre éminent collaborateur, le marquis Costa de Beauregard, de l'Académie française, qui y possède une jolie villa, sur le bord de la mer.

En face de Cannes, l'île Sainte-Marguerite a aussi un fort et une prison célèbres. C'est une des îles de Lérida avec l'île Saint-Honorat qui a en un couvent de moines défricheurs. Le fort Sainte-Marguerite, bâti par Richelieu et réparé par Vauban, a aussi renfermé le Masque de fer, et l'on montre encore sa chambre vaste et éclairée par une seule fenêtre munie de solides barres de fer. Le Régent fit enfermer dans ce fort le poète Lagrange Chancel, qui réussit à s'évader. Napoléon Ier y envoya Mgr de Broglie, évêque de Gand, et sous le règne de Louis Philippe, on y emprisonnait les Arabes d'Algérie, coupables de révolte.

Mais c'est là aussi que fut enfermé, on s'en souvient, le maréchal Bazaine, condamné à mort par le conseil de guerre de Trianon qui présidait le duc

d'Anmale, et gracié par le maréchal de Mac Mahon. Ce qu'on ne sait pas, c'est un fait curieux connu de quelques personnes seulement qui en dressèrent procès-verbal à cette époque. Avant de se constituer prisonnier, Bazaine eut quelques velléités de quitter la France. Sollicité par sa femme, qui était Mexicaine, il consentit, moitié riant, moitié sérieux, à aller consulter un célèbre tireur de cartes, Edmond, qui demeurait rue François Ier. Il se dégrada au tant qu'il put, et arriva chez le chiromancien, avec un cache-nez qui voulait le bas de sa figure.

Hasard ou malice, Edmond lui examina les mains, lui tira les cartes, et finit par lui dire qu'il était sous le coup d'une menace d'arrestation, qu'il ne devait pas se sauver, qu'il serait jugé, condamné et enfermé dans une île où il avait un fort, des oranges, et beaucoup de soleil, et qu'il se sortirait bientôt pour aller à l'étranger où de grandes destinées l'attendaient encore.

Nous pourrions citer le nom de trois personnes de la société parisienne, qui prirent note aussitôt de cette étrange prophétie, et dont une seule est morte.

La prophétie ne fut vraie qu'en partie. Bazaine mourut pauvre et oublié à Madrid. Quant à son évader, elle fut préparée et menée à bien par sa femme et son cousin, un jeune Mexicain, qui prit le condamné dans un bateau, au bas des rochers. Mais les circonstances de l'évasion n'appartenant pas encore à l'histoire.

On pourrait encore parler de Caprera, l'île de Garibaldi; des îles Baléares, où George Sand accompagna Chopin, déjà moribond, et où un arctique s'est fait un Miramar dont nous avons parlé. Mais il y aurait tout un livre à faire sur les petites îles de la Méditerranée.

L'inspecteur Caro explique dans une lettre qu'il adresse à "l'Echo de Paris" comment il a découvert les Humbert. De cette lettre nous détachons les passages suivants:

Chargé depuis quelque temps par le chef de la Sureté, M. Ibarola, et par ordre de l'Excellentissime Señor Gobernador, de la recherche de la famille Humbert, soupçonnée de résider à Madrid, je consacrai tout mon temps, en compagnie de mes agents, à visiter les endroits les plus éloignés du centre de la ville, pour en retrouver la trace, examinant avec une scrupuleuse attention tous les étrangers que nous rencontrions, et qu'on nous désignait.

Enfin, dix à douze jours avant la capture définitive de la famille, me trouvant avec l'agent Marino, nous aperçûmes à un des balcons de la maison habitée par M. Murgie, calle Ferraz, Mme Humbert et Mlle Eve, causant avec une dame et quelques enfants.

Nous avons aussitôt consulté les photographies, et nous pâmes nous souvenant que c'étaient bien les deux Françaises dont le monde entier s'entretenait, et nous supposâmes qu'elles vivaient dans cette maison, car la nuit arrivée, nous ne les vîmes pas sortir.

J'établis sur le champ une surveillance étroite dans ces passages; surveillances qui ne cessèrent pas une minute.

Dans la soirée du 15 décembre, l'agent Ordóñez suivit l'aine des Darriguas, qui était allé faire un tour à pied, dans la rue de la Princesse, d'où se dernier entra chez lui sans avoir parlé avec personne.

Dans la nuit du 15 décembre, l'agent Marino se présenta habillé chez la concierge pour lui demander des renseignements sur une famille étrangère ayant des enfants.

C'est la sœur de la portière, qui se trouvait là par hasard, qui répondit à la question de mon agent. Il apprit ainsi qu'au premier étage, à droite, vivaient deux ménages français, et un autre monsieur, plus âgé, avec une demoiselle.

Dans la soirée du 17, l'agent Ordóñez demanda au facteur, à qui il présentait les portraits, s'il avait apporté de la correspondance dans les appartements en question, et à quel nom elle était adressée.

Le facteur répondit: "Il y a trois mois environ, j'ai porté une lettre, mais je ne me rappelle pas à quel nom, mais je reconnais bien, maintenant, en voyant cette photographie, que je me suis trouvé en présence de la plus jeune des Dauriguas."

Mlle Galichan, comme Santuzza, a été charmante et a conservé un personnage le caractère naïf et simple qu'elle avait dans l'enfance. Elle a fort bien chanté les morceaux et a été très applaudie.

Mme Fedor a eu hier son succès semblable à celui qu'elle obtint, à notre théâtre de l'Opéra, quand elle y créa, il y a quelques années, le rôle d'Anita, qui sied à merveille à son tempérament éminemment artistique et à sa belle voix de soprano dramatique.

Nos compliments à Miles Darrès et de Rauby et à MM. Méry et Duas, qui ont tous contribué au succès artistique de la représentation d'hier soir.

Ce soir, "Orphée aux Enfers". La direction offre ce spectacle à ses abonnés à qui elle donne les places habituelles à titre gracieux. Jeudi soir, reprise de "Cavalleria Rusticana" et "La Navarraise", avec un nouveau ballet, "Divertissement hongrois". Samedi soir, "Rigoletto". Dimanche, "Mignolo".

Le soir, "Lucie de Lammermoor". Mardi prochain, première de "Massalio", dont la musique est de Larra.

BUSSETIEN RUYEN. GRAND OPERA ROSE. "Hamlet", le chef-d'œuvre inimitable de Shakespeare, incontestablement un des drames les plus admirés et les plus applaudis de notre public, et M. Creston Clarke, un de nos plus habiles interprètes, vient en première ligne après Edwin Booth, son oncle et son professeur—voilà deux grandes attractions qui expliquent la foule qui remplissait, dimanche soir, le Grand Opéra Russe. Le parterre a salué cordialement le retour parmi nous de cet éminent artiste. M. Clarke est toujours le puissant tragédien, aussi émuant que jamais, que nous avons tant applaudi jadis.

Aussi la représentation n'a-t-elle été pour lui qu'un long triomphe bien mérité. Il a été long le temps de se soulever devant ce grand artiste dont on connaît la valeur. M. Sheridan s'est montré excellent dans le rôle de Laertes, comme M. Llewellyn dans celui de Polonius.

Miss Lyona a recélé de nombreux bravos dans son rôle charmant d'Ophélie. Encore une semaine qu'il vient de commencer heureusement et va se continuer de même. Il faut remercier la direction de nous proposer des artistes de la valeur de M. Creston Clarke.

THEATRE TULANE. "Sherlock Holmes" est, comme on le sait, une des pièces les plus populaires de la scène américaine. Aussi attire-t-elle la foule, à chaque représentation.

Une lettre de l'inspecteur Caro.

L'inspecteur Caro explique dans une lettre qu'il adresse à "l'Echo de Paris" comment il a découvert les Humbert. De cette lettre nous détachons les passages suivants:

Chargé depuis quelque temps par le chef de la Sureté, M. Ibarola, et par ordre de l'Excellentissime Señor Gobernador, de la recherche de la famille Humbert, soupçonnée de résider à Madrid, je consacrai tout mon temps, en compagnie de mes agents, à visiter les endroits les plus éloignés du centre de la ville, pour en retrouver la trace, examinant avec une scrupuleuse attention tous les étrangers que nous rencontrions, et qu'on nous désignait.

Enfin, dix à douze jours avant la capture définitive de la famille, me trouvant avec l'agent Marino, nous aperçûmes à un des balcons de la maison habitée par M. Murgie, calle Ferraz, Mme Humbert et Mlle Eve, causant avec une dame et quelques enfants.

Nous avons aussitôt consulté les photographies, et nous pâmes nous souvenant que c'étaient bien les deux Françaises dont le monde entier s'entretenait, et nous supposâmes qu'elles vivaient dans cette maison, car la nuit arrivée, nous ne les vîmes pas sortir.

J'établis sur le champ une surveillance étroite dans ces passages; surveillances qui ne cessèrent pas une minute.

Dans la soirée du 15 décembre, l'agent Ordóñez suivit l'aine des Darriguas, qui était allé faire un tour à pied, dans la rue de la Princesse, d'où se dernier entra chez lui sans avoir parlé avec personne.

Dans la nuit du 15 décembre, l'agent Marino se présenta habillé chez la concierge pour lui demander des renseignements sur une famille étrangère ayant des enfants.

C'est la sœur de la portière, qui se trouvait là par hasard, qui répondit à la question de mon agent. Il apprit ainsi qu'au premier étage, à droite, vivaient deux ménages français, et un autre monsieur, plus âgé, avec une demoiselle.

Dans la soirée du 17, l'agent Ordóñez demanda au facteur, à qui il présentait les portraits, s'il avait apporté de la correspondance dans les appartements en question, et à quel nom elle était adressée.

Le facteur répondit: "Il y a trois mois environ, j'ai porté une lettre, mais je ne me rappelle pas à quel nom, mais je reconnais bien, maintenant, en voyant cette photographie, que je me suis trouvé en présence de la plus jeune des Dauriguas."

Mlle Galichan, comme Santuzza, a été charmante et a conservé un personnage le caractère naïf et simple qu'elle avait dans l'enfance. Elle a fort bien chanté les morceaux et a été très applaudie.

Mme Fedor a eu hier son succès semblable à celui qu'elle obtint, à notre théâtre de l'Opéra, quand elle y créa, il y a quelques années, le rôle d'Anita, qui sied à merveille à son tempérament éminemment artistique et à sa belle voix de soprano dramatique.

Nos compliments à Miles Darrès et de Rauby et à MM. Méry et Duas, qui ont tous contribué au succès artistique de la représentation d'hier soir.

Ce soir, "Orphée aux Enfers". La direction offre ce spectacle à ses abonnés à qui elle donne les places habituelles à titre gracieux. Jeudi soir, reprise de "Cavalleria Rusticana" et "La Navarraise", avec un nouveau ballet, "Divertissement hongrois". Samedi soir, "Rigoletto".

Le soir, "Lucie de Lammermoor". Mardi prochain, première de "Massalio", dont la musique est de Larra.

BUSSETIEN RUYEN. GRAND OPERA ROSE. "Hamlet", le chef-d'œuvre inimitable de Shakespeare, incontestablement un des drames les plus admirés et les plus applaudis de notre public, et M. Creston Clarke, un de nos plus habiles interprètes, vient en première ligne après Edwin Booth, son oncle et son professeur—voilà deux grandes attractions qui expliquent la foule qui remplissait, dimanche soir, le Grand Opéra Russe. Le parterre a salué cordialement le retour parmi nous de cet éminent artiste. M. Clarke est toujours le puissant tragédien, aussi émuant que jamais, que nous avons tant applaudi jadis.

Aussi la représentation n'a-t-elle été pour lui qu'un long triomphe bien mérité. Il a été long le temps de se soulever devant ce grand artiste dont on connaît la valeur. M. Sheridan s'est montré excellent dans le rôle de Laertes, comme M. Llewellyn dans celui de Polonius.

Miss Lyona a recélé de nombreux bravos dans son rôle charmant d'Ophélie. Encore une semaine qu'il vient de commencer heureusement et va se continuer de même. Il faut remercier la direction de nous proposer des artistes de la valeur de M. Creston Clarke.

THEATRE TULANE. "Sherlock Holmes" est, comme on le sait, une des pièces les plus populaires de la scène américaine. Aussi attire-t-elle la foule, à chaque représentation.

Feuilleton

L'Abéille de la N. O. No 98 Commencé le 13 octobre 1902

DETTE SACRÉE!

GRAND ROMAN INÉDIT. Par Paul Rouget.

QUATRIÈME PARTIE. Cœurs Fidèles.

VIII. Tournai, le Marin.

Swite. ne salle basse, à l'atmos-

phère empuantie et où régnait une odeur âcre de tabac et d'alcool s'élevait à sa vue. Quelques petites tables de bois blanc... des bancs... un comptoir chargé de livres et de bougies, et aux murs blanchis à la chaux, deux chromos appendus garnissaient cette salle.

Une Adéon à hauteur d'homme de la paroi, dénonçait au fond de la boutique l'existence d'un petit cabinet.

An comptoir en ce moment se tenait le patron, une sorte d'hercule au visage rouge et bostial, aux bras énormes et qui, les manches de la chemise retroussées, était occupé à transvaser des alcools.

Il leva la tête lorsqu'il entendit entrer quelqu'un. Et dès qu'il eut dévisagé Armand Trémanzey, il fronça les sourcils.

Qu'était ce client dont la mine ne lui revenait pas? Sa physionomie... ses allures... lui semblaient étranges. Est-ce que par hasard c'était là un policier?

Tournai, dit "le Marin" lui avait annoncé l'arrivée d'un client de marque... quelqu'un de la haute... et Armand ne correspondait qu'imparfaitement à l'idée que le cabaretier s'était faite dudit client.

Pourtant le mari de Jane s'avancé vers lui après avoir inspecté la salle d'un coup d'œil. Et il demandait:

—Pardou, monsieur, je croyais trouver ici quelque'un. —Qui vous y a donné rendez-vous? —Où. —Vous pouvez me faire connaître son nom? Le patron de ceans était rempli de méfiance.

Armand répondit: —Ce me serait, je crois, assez difficile. Je ne me souviens pas de son exact de cet homme. —Mais... il a un sobriquet. —Et ce sobriquet? —Le Marin.

—Tournai... Tournai dit le Marin. N'est-ce pas? Eh bien, en ce cas, je crois que vous le verrez arriver avant peu, car il m'a prévenu tantôt de votre arrivée.

Il ajouta: —Vous pouvez entrer dans le cabinet et l'attendre là. Je vous le répète: il me tardera certainement pas.

—Bien. —Tournai traversa la salle, pénétra dans le cabinet du fond qu'éclairait une vieille lampe à pétrole.

Une banquette recouverte de velours crasseux faisait le tour de la pièce et deux petites tables semblables à celles de la grande salle étaient à la disposition des clients qui, pour une raison ou pour une autre, recherchaient la solitude.

Armand s'assit, vaguement inquiet.

—Pardou, monsieur, je croyais trouver ici quelque'un. —Qui vous y a donné rendez-vous? —Où. —Vous pouvez me faire connaître son nom? Le patron de ceans était rempli de méfiance.

Armand répondit: —Ce me serait, je crois, assez difficile. Je ne me souviens pas de son exact de cet homme. —Mais... il a un sobriquet. —Et ce sobriquet? —Le Marin.

—Tournai... Tournai dit le Marin. N'est-ce pas? Eh bien, en ce cas, je crois que vous le verrez arriver avant peu, car il m'a prévenu tantôt de votre arrivée.

Il ajouta: —Vous pouvez entrer dans le cabinet et l'attendre là. Je vous le répète: il me tardera certainement pas.

—Bien. —Tournai traversa la salle, pénétra dans le cabinet du fond qu'éclairait une vieille lampe à pétrole.

Il avait cru en arrivant trouver Tournai dit le Marin. Pourquoi celui-ci n'était-il pas exact au rendez-vous? Cependant le patron avait quitté la salle. Il pénétra dans une autre pièce que le gendre du banquier Gérard n'avait pu apercevoir pour la bonne raison que la porte en était soigneusement dissimulée.

Là, le tenancier de la Grosses-Tête, avait fait un signe à un homme qui se tenait dans un coin.

—Eh bien, le Marin, l'individu est là qui vous attend.

—Dans le cabinet? —Où. —Vous n'avez rien remarqué de louche? Je ne cours aucun danger?

—Ah dame! mon vieux Marin, moi je ne peux rien vous dire. Le particulier m'a paru avoir des allures un peu drôles, c'est vrai. Maintenant c'est il grimpé parce qu'il ne tient pas à faire voir sa figure... cela est possible. Il faisait tellement sombre lorsque vous l'avez vu qu'il vous a été impossible de distinguer le contour de ses yeux. C'est là ce que vous m'avez raconté.

—Vous comprenez qu'avec un pareil signalement, il m'est difficile de vous dire si l'homme avec qui vous avez rendez-vous est celui qui est installé dans le cabinet voisin ne font qu'un seul et même personnage. Enfin, débrouillez-vous. C'est votre affaire.

—J'y vas... A la grâce du diable! Le Marin franchit la porte. Ah dame... il n'était pas plus rassuré que ça, lui non plus. Le client de la veille pouvait avoir réfléchi, changé d'avis, décidé de lui faire mettre la main au collet.

Tant pis... Il jouait son va-tout. Il poussa la porte de la cloison.

Armand se levait: —Ah... vous voilà enfin! —Me voilà... Mille pardons de vous avoir fait attendre. —L'inclinant, voulant montrer qu'à l'occasion il avait de l'éducation.

Il était vêtu d'un pantalon de velours, d'une chemise de flanelle et d'un veston de fantaisie. Il tenait sa casquette à la main.

Des cheveux roux, à travers lesquels depuis des semaines le poigne n'avait pas dû passer, se hérissaient au-dessus d'un crâne fuyant.

Les yeux, sous des sourcils très épais, étaient petits et viciés. Le nez camard surmontait une bouche édentée... Tout contribuait à donner à cette physionomie un répugnant aspect de vice et d'abjection.

Armand ne s'attendait pas à l'examiner. Il avait hâte de sortir de ce lieu, de se retrouver dehors.

Il dit:

—Vous voyez que j'ai tenu ma promesse. —Et moi la mienne. —Bien... Cela prouve que nous avons des chances de nous entendre. —Assurément... seulement, dites-moi, mon prince... puis qu'ag est dans la salle d'un marchand de poissons, n'est-ce bien consommé...? Qu'est-ce que vous offrez?

—Ce que vous voudrez. L'orgueil d'Armand Trémanzey, en ce moment, recevait une rude aïe.

Lui si fier, si hautain, lui dont l'orgueil confinait à l'insolence devait frayer avec ce bandit de la pire espèce, accepter sans maugréer cette honteuse promesse.

Mais sa haine parlait plus haut que tout... et à tout prix même à celui-ci, il voulait la satisfaire.

Déjà Tournai avait donné un coup de poing sur une des tables.

A ce bruit le patron survint.

Il questionna, obséquieux: —Ces messieurs désirent? —Moi, dit le misérable, une minime et un sucre... du period, hein... celui de derrière les fagots.

Et se tournant vers Trémanzey: —Quant à monsieur. —Une tasse de dégoût souleva le cœur du mari de Jane.

THEATRE DE L'OPERA.